

CARNET MONDAIN.

- 24 Janvier—Bal des Mithras.
25 Janvier—Bal des Mystic Maids.
27 Janvier—Bal d'Obéron.
28 Janvier—Bal des Promothées.
1 Février—Bal des Atlantéens.
3 Février—Bal de Momus.
4 Février—The Carnival German.
7 Février—Arrivée de Rex.
7 Février—Procession et Bal de Prothée.
8 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février—Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (38, 9, 10, 12).

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton.
4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, Danseurs et Danseuses.
5me PAGE. Faits Divers.
6me PAGE. Le Voyage de Fritz. Deux Mortes. Histoire de Tam et de Cam. La Cendrillon Annamite. Cuisine.
7me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons.
Le Trésor de Minuit. Légende de la Saint-Sylvestre.

L'intervention de la Justice.

Il est rassurant d'apprendre que le gouvernement fédéral s'est ému d'une situation pleine de dangers pour le peuple et qu'il se propose d'y mettre fin dans le délai le plus bref. Nous parlons, on l'on devine, car c'est la question la plus discutée du jour, du prix élevé des viandes dans le moment chez nous, et qui met hors de la portée des petites bourses un article de première nécessité dans l'existence.

Les maisons qui pourraient fort bien être incriminées sont: Swift & Cie., Morris & Cie., Armour & Cie., toutes des maisons de première importance et qui prétendent, ou tout quelque intérêt dans la "National Packing Company", et en contrôle même les affaires à leur profit, il va sans dire.

Le gouvernement a voulu se renseigner quant aux relations qui existent entre ces maisons et la grande compagnie afin de savoir si réellement ce sont elles qui ont fait hausser le prix de la viande, rendant celle-ci inaccessible aux pauvres ou aux gens à ressources restreintes.

Si, comme le gouvernement en a l'espoir, il prouve que les maisons en question, par leur soi-disant gros gains, ont fait naître la regrettable situation dont souffre le pays, il fera dissonner la Compagnie.

Espérons que dans cette circonstance la Justice ne sera pas aveugle ou d'une condamnable torpérence comme elle l'a été récemment en d'autres circonstances; qu'elle frappera juste et attendra tous ceux qui auront causé l'indignation populaire dont nous sommes les témoins attristés.

Danseurs et Danseuses.

A l'instigation de quelques meneurs, des danseurs et danseuses de l'Opéra viennent — on le sait — de s'agiter, tant et si bien que l'autre soir on a cru au dernier moment, que le ballet de "Coppélia" ne pourrait être dansé.

Ces incidents ayant ramené l'attention sur le personnel chorégraphique de l'Académie nationale de Musique, il nous a paru intéressant, à cette occasion, d'emprunter à l'ouvrage si documenté de M. Charles Nivrier, "Le Nouvel Opéra", les pages suivantes sur le foyer de la danse devenu un instant un foyer de discorde.

Le foyer de la danse a dans les habitudes de l'Opéra une importance toute particulière. C'est un lieu de réunion où un certain public est admis. Dans les autres théâtres la porte de communication ne s'ouvre que pour le personnel de l'administration.

près du théâtre. Il est carré et trop petit pour son usage, sans aucune décoration. C'est là qu'a près l'opéra, les actrices se retrouvent et se mettent en spectacle sur des banquettes qui en forment le pourtour. Elles y reçoivent les hommages des spectateurs qui s'y rendent en foule et chacun peut en liberté approcher ces divinités.

Le mur du fond est entièrement revêtu de glaces. Il n'existe pas à Saint-Gobain de table assez vaste pour couler d'un seul morceau une glace de cette étendue. Il a fallu se résigner à joindre trois morceaux. Ce sont les limites de la fabrication actuelle.

Dans ces glaces se reflète un lustre en bronze de 104 lumières. Le foyer est orné de chaque côté de six colonnes cannelées en spirale, surmontées de chapiteaux où des papillons aux ailes déployées remplacent l'épanouissement des feuilles d'acanthe. Le plafond est double, orné au milieu de caissons entourés de guirlandes de fleurs et de gretots. Il est encadré par une voussure représentant un ciel d'été dans lequel des enfants ailés poursuivent des papillons et des oiseaux.

C'est d'abord Mlle de la Fontaine (1681-1692), la première femme qui ait dansé sur la scène de l'Opéra. Dès le début il y avait des chanteuses; mais jusqu'alors, dans la danse, les rôles de femmes étaient remplis par des danseurs travestis.

En suivant viennent: Mlle Subigny (1690-1705); Mlle Prévot (1705-1720); Mlle Salé (1721-1740); Mlle Camargo (1726-1735); Mme Vestris (1750-1767); Mlle Guimard (1762-1789); Mlle Hurler (1768-1781); Mme Gardel (1786-1816); Mlle Clotilde (1793-1819); Mlle Bigottini (1801-1823); Mlle Noble (1817-1842); Mme Montessu (1821-1836); Mlle Julia (1828-1838); Mme Tagliani (1828-1837); Mlle Duvernay (1832-1837); Mlle Elssler (1834-1841); Mme Carlotta Grisi (1841-1849); Mme Cerrito (1848-1855); Mme Rosati (1854-1859).

Ces portraits, fidèlement exécutés d'après les peintures ou les gravures du temps, représentent les célébrités de la danse, tantôt en habit de théâtre, tantôt en toilette de ville. C'est une sorte de galerie historique du costume, où depuis les mouches de Mlle Subigny, jusqu'aux boas de la Restauration et aux robes de nos jours, on retrouve les échantillons des modes et des coiffures qui se sont succédé depuis deux cents ans. Que de souvenirs évoqués par ces noms illustres! par ces physionomies diverses! Que de menusets, de gavottes, de chacones, que de tarentelles, de valses, de mazurkas, que de danses sérieuses ou légères, de pas my-

thologiques ou villageois! La danse est un art fugitif et l'on ne peut écrire un pas comme on écrit un air ou un duo. Mais quand le temps a passé, quand les contemporains ont disparu, la partition ne peut rien nous rendre de l'accent du chanteur, de sa déclamation, du charme de sa voix. De tout cela, il ne reste rien. La danse est plus heureuse. La peinture peut reproduire la grâce d'une attitude, la vivacité d'un pas et conserver quelque chose du passé.

C'est dans le foyer que les danseurs viennent s'exercer, se mettre en train. Les premières danseuses ont dans leurs loges des barres qui leur permettent de se tourner, de se mettre en dehors, de faire des battements, des pliés; mais les exercices qui demandent du parcours ou de l'élevation ne peuvent se faire qu'au foyer. Là aussi des barres recouvertes de velours sont placées à hauteur d'appui pour les exercices. Le plancher, qui n'est pas ciré, reproduit exactement la pendule du théâtre, ce qui est nécessaire pour que les conditions d'équilibre soient les mêmes. Ce foyer sert pendant le jour aux répétitions de ballet pour les pas ou les scènes qui n'exigent pas un personnel trop nombreux. Quant aux répétitions d'ensemble, on comprend qu'elles ne peuvent avoir lieu que sur le théâtre.

Les premières danseuses arrivent au foyer suivies d'une mère ou d'une habilleuse qui porte dans un petit sac divers objets indispensables: des chaussons de recharge, une corne ou un chauspien en cuir, de la gomme, de la poudre de riz, une petite bouteille d'eau, de la résine.

La danseuse s'exerce avec des chaussons de classe qui ont déjà servi. Elle porte de légères guêtres en toile, afin qu'en faisant les petits battements, le frottement du pied ne ternisse pas le maillo. Au moment d'entrer en scène, la danseuse met des chaussons neufs dont la pointe et les bords ont été piqués, c'est-à-dire renforcés par de grands points de coton blanc qui donnent de la fermeté à la soie du chausson et maintiennent l'orteil dans les temps de pointe. Quelques gouttes de gomme mises au pinceau font adhérer le chausson au talon; les cordons sont bien serrés, noués avec soin; car la moindre négligence dans ces petits détails pourrait compromettre l'exécution. On fait devant la glace quelques pirouettes, quelques grands battements. On essaie quelques attitudes en vérifiant si les jupons n'ont pas de plis, s'ils sont cousus; puis la sonnette de la régie retentit. C'est le moment d'entrer en scène. On se met un peu de blanc sur les bras, sur les mains; on se gargarise d'une gorgée d'eau. On écrase sous le pied un petit morceau de résine dont l'adhérence doit empêcher de glisser et l'on part.

Les abonnés regagnent leurs places pour ne pas manquer les premières mesures du ballet et le foyer, naguère plein de bruit et d'animation, est désert un moment.

MAIS, NATURELLEMENT, IL EST POSSIBLE

de fortifier votre estomac débile - de faciliter la digestion et de garder les intestins libres - mais vous ne devez prendre que le HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

Théâtre de l'Opéra.

Louise a été chantée hier soir devant une salle brillamment garnie, avec son succès habituel. En matinée aujourd'hui, on entendra plusieurs des premiers artistes de la troupe dans Cavalleria Rusticana et Le Jongleur de Notre Dame; et le soir Miss Helyett sera donnée pour la dernière fois cette saison peut-être.

Au profit de l'Ecole gratuite de garçons de la Société Française du 14 Juillet, il sera donné à l'Opéra, le 2 février prochain, un spectacle des plus intéressants: La Fille du Régiment, le second acte de Samson et Dalila, un grand ballet tricolore, ainsi qu'un concert vocal et instrumental.

La représentation sera sous le patronage de MM. Albert Breton, président; J. A. Buisson, vice-président; Alf. Ehmichon, vice-président; F. Martin, trésorier, et Octave Garsaud, E. Pons, Joseph Flondry, J. S. Dreyfous, Albert Toujague, Alex. Francouguès, J. Armadiel, A. P. J. Segassier et J. Traverse.

Les billets sont en vente au magasin de musique Grunewald.

Un billet de Voltaire

Voici une lettre qui ne figure pas dans la Correspondance de Voltaire. Elle avait été adressée à un M. de D'Alissac qui se proposait d'écrire une "Histoire des Papes", dont il soumit la préface à Voltaire. L'original de ce billet a été retrouvé, il y a quelques années, collé au verso de la couverture du manuscrit de cette histoire:

Vous avez orné, monsieur, le tombeau d'un vieillard octogénaire qui se meurt; vous lui avez envoyé de trop belles choses et vous lui en dites de trop flatteuses pour qu'il lui soit possible de vous exprimer toute sa sensibilité. J'ai lu deux fois la préface de l'"Histoire des Papes"; elle est écrite avec autant de force que de vérité, et je n'y ai trouvé d'autre défaut que les éloges que vous voulez bien me donner. Votre entreprise est grande et utile; je voudrais être à portée de vous en faciliter l'exécution; j'y trouverais ma gloire dans ce monde et mon salut dans l'autre; mais il s'agit tout au plus à un vieux pêcheur tel que moi d'être l'historien de la papauté et Jeanne, et après avoir tant parlé des Souverains Pontifes, il ne me reste rien à démêler avec eux que le soin de recourir à leur indulgence et à leur... ("un mot illisible"). C'est à vous, monsieur, sujet des successeurs de Saint Pierre et leur historien, à m'obtenir cette double faveur. Je vous en demande pour gage un exemplaire de la première édition de votre ouvrage et vous prie de me croire, etc.

VOLTAIRE, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Ferney, 2 août 1727.

On ne peut songer sans mélancolie que l'irrévérencieux épistolier comptait sur cette "Histoire des Papes" pour l'aider à faire son salut, et que cette pauvre histoire demeura inachevée!

Visitez le Magasin SINGER 1011 rue du Canal. Voyez la Nouvelle Repriseuse de Bas. Dernière invention sauveant du travail aux femmes. Reprise plus vite, plus fortement et plus uniformément qu'on ne peut retenir à la main. Peut s'adapter à n'importe quelle Machine à coudre.



LILLIAN RUSSELL. Dans sa nouvelle comédie "The First Night", au Toland.



MINNIE DUPREE A L'ORPHEUM.

vint s'écraser sur sa joue molle, trempée de larmes.

XVI

Publié par le "Courrier de Château-le-Loop" organe de l'opinion moyenne, des articles intéressants commencent bientôt à blâmer les auteurs de l'Instruction, et l'enseignant entend que le juge avait de secrets motifs pour se montrer indulgent. M. Legrand fut d'autant plus sensible à ces reproches qu'il les méritait moins. Jamais en effet, depuis ses lointains débuts dans la magistrature, il n'avait connu de surmenage comparable à celui que lui imposait l'affaire Fritz. Il y consacrait tout son zèle; il passait toutes ses journées au palais. Il avait dû, pour éviter la perte de temps occasionnée par les longs trajets, abréger son séjour dans la villa romaine de Châtillon-sur-Loing. Ses chers livres, qu'il délaissait, semblaient le bouder, lui tournaient le dos, rangés, le nez au mur, sur les rayons de la bibliothèque, pendant que leur professeur, insouciant, parcourait les fatras d'énormes dossiers. Il avait même renoncé à tenir sa place dans les conciles de la librairie Knatz, et cela le peinait de voir ses concitoyens reconnaître et mal en zèle. D'ailleurs, l'Instruction était près de se clore. L'affaire s'éclaircissait. L'arrestation de

Mlle Fritz avait défilé bien des langues: on ne redoutait plus la vieille fille, désormais incapable de nuire. Les renseignements affluèrent d'eux-mêmes, avec une singulière complaisance, et défavorables à l'accusée. Tant de preuves établissaient la méchanceté, l'envie de l'institutrice, et cette haine indécote vouée aux dames d'Anribeau, que M. Legrand n'avait plus le droit de douter. Toutefois, il lui répugnait de se hâter, d'obéir à ses préventions personnelles. Précisément parce qu'il éprouvait, à l'égard de Mlle Fritz une franche antipathie, il cherchait, par scrupules de conscience, les raisons de l'innocence. Sans succès: du reste et sans qu'elle même l'y aidât. Au cours des interrogatoires, malgré les efforts qu'il tentait, elle restait devant lui, muette, immobile comme hébétée, le regardant avec des yeux vagues et sans pensée. S'il insistait, elle répondait: "Je suis innocente", ou bien: "Je ne sais plus" ou, enfin: "Je deviens folle!"... En se prenant la tête à deux mains, d'un geste dont l'emphase tragique déplaçait au juge. — Voyons, mademoiselle, vous feriez mieux d'avouer, conseillait celui-ci impatienté. — On vous en tiendrait compte... Si vous êtes malade, je puis vous soumettre à un examen médical. Alors elle répondait: "Je ne suis point folle!" d'un accent qui

déconcertait M. Legrand. Enfin, après deux mois d'impatiente attente, le "Courrier de Château-le-Loop" informa ses lecteurs que l'affaire Fritz viendrait devant la prochaine session des assises, et que le substitut du procureur impérial occuperait le siège du ministère public, à la place de M. d'Argencourt absent. Cet événement sensationnel occupa les loisirs de la petite ville et défraya les conversations. On louait le tact de M. d'Argencourt qui, dès le début de l'Instruction, était parti pour Paris, afin d'obtenir un congé qu'il passait à Chambéry, chez son oncle. On comprenait qu'il lui fut impossible de réintégrer dans un procès où il était personnellement intéressé. Le clan des mères, maintenant que le procureur était quasi veuf, d'un veuvage qu'on ne prévoyait point éternel, — recommandait à la considérer d'un œil médiateur. Ces dames confédérées tentaient même à plaudre l'heureux et beaucoup d'entre elles avaient aimé connaître l'impression de la jeune fille sur les graves événements dont on attendait le dénouement. Malheureusement au gré de leur curiosité, les grilles du conseil de municipalité, et les Dames de la Diva. Bouté veillait sévère sur ce que leur pensionnaire n'aurait rien des bruits mondains du dehors. Elles obéissaient,

d'ailleurs, en cela, aux recommandations exprimées de M. d'Argencourt, le jour qu'il avait amené Henriette, en compagnie de M. Pigeon. Depuis lors, le procureur n'était point retourné au conseil, où la jeune fille ne recevait d'autre visite que celle du docteur Pigeon. Celui-ci se montrait satisfait de sa malade. Elle revenait à la santé peu à peu. Cette morale tristesse qui s'était emparée d'elle, après le drame, se dissipait, sous l'influence d'une vie calme et doucement grave, régulière et sans imprévu. De sa fenêtre, à des heures fixes, elle voyait les religieuses blanches et bleu d'azur, défilier à pas lents entre les massifs, bordés de buis et peuplés de fleurs modestes. Ses yeux n'avaient d'autre horizon que les ormes séculaires de la prairie. Elle aimait à évoquer avec le docteur, le souvenir de sa mère; mais jamais elle ne parlait de Marthe. Sentimental, à certains moments son regard devenait fixe dans son beau visage décoloré, et M. Pigeon comprenait qu'elle pensait à sa concine, dont la mort soudaine l'avait bouleversée. Il s'efforçait alors de détourner son esprit sur un autre objet. Si la jeune fille, possédée par une invincible curiosité, lui posait une question embarrassante, il demeurait quelque temps silen-

cieux, feignait la distraction et finalement prononçait un: "C'est ça!"... d'une voix traitante et d'un accent indifférent. Ensuite il levait le siège, en alléguant, pour sortir d'embarras, une vaine argutie; car il était le médecin de la communauté. Henriette souffrait, sans oser l'avouer, de l'absence de M. d'Argencourt. Pourquoi la délaissait-il? Pourquoi ce voyage à Chambéry? Agissait-il ainsi ainsi par un sentiment exagéré des convenances? Elle avait espéré pourtant qu'il la viendrait voir souvent, dans cette sainte maison où les mesquineries mondaines ne pénétraient pas. Elle pensait qu'il l'oublierait, tout à la mémoire de Marthe. Personne ne s'intéressait donc à elle? Elle s'irritait; elle voulait des nouvelles; elle prenait le parti de sortir et ne l'osait point. Elle s'étonnait que tout le monde l'abandonnât, jusqu'à Mlle Fritz, que sa mère avait comblée. Elle le dit à Clotilde qui venait souvent et lui amenait Fatma, l'épavelette offerte par le substitut. La vieille servante, ce jour-là, ne fut pas assez maîtresse d'elle-même pour réprimer son indignation. — La Fritz! Ah! mademoiselle! ne prononcez plus ce nom-là! s'écria-t-elle. — Pourquoi? Clotilde regretta d'en avoir trop dit. Elle s'embarrassa d'au-

des réticences et conclut seulement, sans préciser, que l'institutrice était une personne indigne qu'on n'occupât d'elle. — Au reste, ajouta-t-elle, M. d'Argencourt vous instruisait. C'est son affaire. Henriette n'en put rien tirer de plus. — Monseigneur d'Argencourt, dit-elle un peu après, sur un ton où perçait sa rancune... pour ce qui est de venir me voir... Je ne suis pas près de connaître tout ce mystère... Au reste, que m'importe!... — En voilà des idées! blâma la famille Clotilde... M. d'Argencourt a bien fait de partir. Tout le monde l'approuve. Laissez-le en paix, puisque vous ne savez rien. Il reviendra, allez, soyez tranquille... Pour l'instant, vous feriez mieux de vous occuper de Fatma, qui vous regarde avec ses bons yeux. La pauvre bête, il ne lui manque qu'une dent pour parler!... Leur commune tendresse pour Fatma était à peu près le seul point qui rapprochait Henriette et Clotilde. Celle-ci choyait l'animal parce qu'il était un souvenir de sa chère Marthe. Jaquette, elle n'aimait guère les chiens. Promis à s'arrêter d'un balais vertement, elle les chassait avec pitié de l'office. Maintenant, elle avait pour Fatma toutes les indulgences. Elle lui trouvait des yeux humains et lui vouait un culte respectueux.

Elle avait gré à Henriette de chérir avec la chienne. Cela l'irritait un peu à l'oubli de ses griefs contre la jeune fille. Dans sa vieille tête, pendant les heures de solitude inactive, les souvenirs tournaient sans cesse. Elle revoyait la douce enfance de Marthe, opprimée par l'impitoyable concine, la coiffe de celle-ci, sa jalouse évidente et ridicule, les larmes de la petite, et des larmes qui venaient en pensant à la joie de Marthe, à sa gaieté, à cette exubérance de vie libre enfin et brusquement étouffée par un orme imbécile, odieux. Tout cela se broyait en sa cervelle simpliste, et, si l'institutrice innocente, hypocrite, incarnait à ses yeux le démon, Henriette n'était pas loin de lui apparaître sous les traits d'un mauvais ange, innobstant le respect qu'elle professait pour elle, inconsciemment, par habitude. Mais, comme ce respect n'allait point jusqu'à entraver sa liberté de langue et qu'elle savait mal se contenir, elle faillit, plusieurs fois, lâcher ce qu'elle avait sur le cœur. La présence de Fatma fournissait un prétexte exorbitant.

La suite à dimanche prochain.